

L'ŒUVRE DE CHARLES BAUDELAIRE EN LANGUE ROUMAINE : LA RETRADUCTION VERSUS LA TRADUCTION CANONIQUE¹

Ana-Maria ANTONESEI

Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie
antoneseianamaria@yahoo.com

Résumé : L'œuvre de Charles Baudelaire représente un sujet très stimulant pour la critique littéraire et l'histoire des traductions dans l'espace culturel roumain. D'une part, la critique littéraire reconnaît son influence sur l'évolution de la poésie roumaine symboliste (George Bacovia, Ion Minulescu, Nicolae Davidescu) et moderne (Tudor Arghezi). D'autre part, l'histoire des traductions nous montre que les traducteurs ont manifesté un intérêt constant pour la création baudelairienne, le poète national de la France étant l'un des plus traduits auteurs en roumain. En s'étendant sur une période de 150 années, les traductions des poèmes de Charles Baudelaire constituent un fondement pour l'analyse du rapport entre la retraduction et la traduction canonique. La première partie de l'article envisagera l'appareil théorique : quelques réflexions formulées sur la retraduction et la traduction canonique. La deuxième partie sera dédiée à l'éventail des traducteurs et traductions de la lyrique baudelairienne, notamment du volume *Les Fleurs du mal*. Ce panorama nous permettra de repérer les traits de la traduction canonique mise en relation avec le phénomène de la retraduction.

Mots-clés : *retraduction, traduction canonique, traduction du texte poétique.*

Abstract : The work of Charles Baudelaire is a very appealing subject for literary criticism and the history of translations in the Romanian cultural sphere. On the one hand, literary criticism acknowledges his influence on the development of Romanian symbolist poetry (George Bacovia, Ion Minulescu, Nicolae Davidescu) and Romanian modern poetry (Tudor Arghezi). The history of translations, on the other hand, demonstrates that Romanian translators have had a persistent interest in Charles Baudelaire's creation, with the French national poet being one of the most translated authors in Romanian. The translations of Charles Baudelaire's poetry span 150 years and provide a foundation for examining the relationship between retranslation and canonical translation. The first section of the paper is concerned with theoretical concepts: some reflections on retranslation and canonical translation. The second section is dedicated to an admirer of Charles Baudelaire's translators and translations,

¹ Article présenté lors de la conférence « Discurs critic și variație lingvistică. Traducerea ca interpretare : perspective teoretice, problematizări și aplicații », organisée par l'Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, XI^e édition, 26-28 mai 2022, section « Traducerea din perspectiva unei istorii a traducerilor ».

particularly the volume *Les Fleurs du mal*. This overview will help us identify the characteristics of canonical translation that are related to the phenomena of retranslation.

Keywords : *canonical translation, poetry translation, retranslation.*

1. La retraduction versus la traduction canonique

Afin de repérer les traits de la traduction canonique, rapportée au phénomène de la retraduction, nous avons pris en compte les réflexions de quelques chercheurs qui ont montré leur préoccupation pour ce phénomène et nous avons remarqué des divergences d'opinion, fait qui révèle sa complexité, prouvée déjà par les essais de le définir. Dans ce qui suit, nous nous proposons de présenter, en bref, quelques approches théoriques au sujet de la retraduction pour vérifier quelle est la relation établie entre la retraduction et la traduction canonique.

1.1. La retraduction – « genre polymorphe »

En ce qui concerne la définition de la notion de retraduction, nous pouvons constater une certaine sensibilité parce qu'elle se trouve à la limite entre la sphère des révisions, caractérisées par « peu de modifications » (Gambier, 1994 : 413) et celle des adaptations, caractérisées par « tant de modifications que l'original peut être ressenti comme un prétexte à une rédaction autre ». (Gambier, 1994 : 413) Selon Yves Gambier, la différence entre les trois types vient de côté historique : « si les trois types prétendent viser à une communication plus efficace, seule la retraduction conjugue à cette dimension socio-culturelle la dimension historique : elle apporte des changements parce que les temps ont changé. » (Gambier, 1994 : 413) Quand même, il arrive que le terme de retraduction soit employé avec le sens de révision, comme dans le cas de l'étude de Michel Gresset. Dans une note, le chercheur avoue qu'il n'a pas fait une distinction entre retraduire et revoir/corriger une traduction : « C'est par commodité que j'ai employé le premier verbe d'un bout à l'autre. » (Gresset, 1990 : sans page)

Étant donné la richesse des acceptions, les chercheurs de la fin du XX^e siècle ont essayé de délimiter rigoureusement le phénomène de la retraduction. Pour Liliane Rodriguez, la retraduction est un « texte entièrement, ou presque, retraduit, en tenant souvent compte des "versions" précédentes ». (Rodriguez, 1990 : sans page, guillemets de l'auteur) Yves Gambier fait la différence entre la retraduction qui est « une nouvelle traduction, dans une même langue, d'un texte déjà traduit, en entier ou en partie » (Gambier, 1994 : 413) et la traduction de traduction qui « permet l'accès à des langues-cultures peu répandues – par exemple un ouvrage en arabe égyptien rendu en finnois via une version anglaise ». (Gambier, 1994 : 413)

De nos jours, ce regard sur la notion peut paraître assez limitative pour évaluer les hypothèses qui tournent autour du phénomène de la retraduction, par exemple celle qui affirme que la première traduction est plutôt orientée vers la culture cible, tandis que la/les retraduction(s) sont plutôt sourcières. D'après Isabelle Desmidt, une nouvelle vision peut arriver si la notion de retraduction sera perçue dans une acception plus large, qui n'est plus limitée à la traduction directe, interlinguale, mais comprend aussi la traduction indirecte, intralinguale et intermédiaire. (Desmidt, 2009) Donc, la retraduction peut être perçue, sans exagérer, en tant que « genre polymorphe » (Rodriguez, 1990).

1.2. La retraduction – « espace d'accomplissement »

Pour Antoine Berman, la retraduction est un « espace de la traduction » et « par « espace », il faut entendre ici espace d'accomplissement. Dans ce domaine d'essentiel inaccomplissement qui caractérise la traduction, c'est seulement aux retraductions qu'il incombe d'atteindre — de temps en temps — l'accompli. » (Berman, 1990 : sans page) (guillemets de l'auteur) Sa perspective a comme point de départ le constat selon lequel, à la différence de l'original, la traduction est mise sous le signe du *vieillessement*. Parce qu'elle est ancrée dans un certain état littéraire, linguistique et culturel, parfois, la traduction ne correspond pas aux demandes de l'état suivant et, donc, il faut retraduire. « Il faut retraduire parce que les traductions vieillissent, et parce qu'aucune n'est *la* traduction : par où l'on voit que traduire est une activité soumise au temps, et une activité qui possède une temporalité propre : celle de la caducité et de l'inachèvement. » (Berman, 1990 : sans page) (souligné dans le texte)

Nous pensons que cette vision est assez restreinte parce que la traduction est mise en relation uniquement avec la culture cible, elle *vieillisse* par rapport aux exigences d'un public d'arrivée et, dans ce cas, le traducteur a manqué le « rythme » (Meschonnic, 1999) de l'original. Selon Henri Meschonnic, cette problématique de traduction peut être surmontée si le traducteur envisage la fidélité envers le rythme du texte (Meschonnic, 1999), et la pratique nous donne assez souvent des exemples, comme la traduction roumaine des poèmes de Charles Baudelaire réalisée par Al. Philippide, qui est devenue une traduction canonique, ou, dans les termes de Berman, une « grande traduction ». (Berman, 1990)

En plus, le *vieillessement* peut toucher même l'original, comme le souligne Annie Brisset : « les œuvres du canon littéraire ne conservent pas en permanence le même degré de canonicité ; au fil du temps il arrive qu'elles sortent du canon et tombent dans l'oubli. » (Brisset, 2004 : sans page) Alors, le lien entre la traduction canonique et le caractère canonique de l'original ou du traducteur doit être réévalué et un point de repère peut être la vision de Jean Delisle qui explique, grâce à la notion de l'historicité, pourquoi certaines traductions ont le destin des grandes œuvres (Delisle, 2001).

1.3. La retraduction – « espace d'intersection »

Nous pouvons suivre le parcours traductif d'une œuvre en fonction du degré de « défaillance » de la traduction définie comme : « l'incapacité de traduire et la résistance au traduire ». (Berman, 1990 : sans page). Très visible dans une première traduction, la « défaillance » est réduite grâce à la retraduction, par le phénomène de l'abondance qui demande, entre autres, une « richesse du rapport à la langue de l'original » (Berman, 1990 : sans page).

Cette perspective nous fait penser à la typologie détaillée par Paul Bensimon qui souligne les différences entre la première « traduction-introduction » (Bensimon, 1990) et les retraductions. La première traduction a la tendance de naturaliser l'œuvre étrangère, « elle tend à réduire l'altérité de cette œuvre afin de mieux l'intégrer à une culture autre. » (Bensimon, 1990 : sans page) Si cette traduction est plutôt cibliste, ayant comme but de familiariser le public destinataire avec une nouvelle vision de création, les retraductions sont plutôt sourcières : « La retraduction est généralement plus attentive que la traduction-introduction, que la traduction-acclimatation, à la lettre du texte source, à son relief linguistique et stylistique, à sa singularité. » (Bensimon, 1990 : sans page). Le traducteur ne vise pas à cacher les différences entre les cultures, « il ne refuse pas le dépaysement culturel : mieux, il s'efforce de le créer » (Bensimon, 1990 : sans page).

Dans une ligne semblable va Gambier pour lequel la retraduction est un « retour » au texte-source : « La retraduction est un retour dévoyé, indirect : on ne peut tenter une traduction autre qu'après une période d'assimilation qui permet de juger comme inacceptable le premier travail de transfert. » (Gambier, 1994 : 414-415).

Tout comme Berman, pour lequel « Toute traduction est défaillante, c'est-à-dire entropique, quels que soient ses principes. » (Berman, 1990 : sans page), Brisset trouve que l'entropie de la traduction est la principale raison qui demande la retraduction, mais, elle approfondit le sujet. À son avis, même l'œuvre originale peut être caractérisée par un certain degré d'entropie. La problématique qui s'élève est l'inachèvement du texte original, et la chercheuse donne l'exemple de l'œuvre de Darwin, *On the Origin of Species*, qui a connu six éditions différentes du vivant de l'auteur. Ainsi, la stabilité du texte de départ est remplacée par un mouvement perpétuel de l'écriture due à la difficulté rencontrée par l'auteur de traduire les signes du monde, dans ceux de la langue. Donc, l'entropie de l'original exige la retraduction et, dans ce cas, il ne s'agit plus d'une coupure entre la traduction-introduction, perçue parfois comme fautive, et les traductions qui suivent (Brisset, 2004).

Dans la même direction va Kris Peeters qui brise la barrière établie entre la première traduction-cibliste et les retraductions-sourcières. Sa vision a comme point de départ la théorie du dialogisme et, de la sorte, il trouve que, la traduction et la

retraduction sont un espace de rencontre entre deux cultures différentes, donc, la retraduction est sourcière et cibliste à la fois.

La retraduction, en bref, n'est pas la correction « sourcière » d'une première traduction « cibliste » ni un cheminement toujours plus accompli du texte « source » à la culture « cible », mais un espace de connaissance non seulement du discours d'autrui, mais aussi de la propre culture dans son rapport à autrui, un espace d'intersection – aux deux sens du terme, comme carrefour ou croisement et comme recouplement et hybridation – des langues et cultures. (Peeters, 2016 : 646)

1.4. La traduction canonique – « grande traduction »

À l'avis de Berman, toute « grande traduction » est une retraduction qui arrive au moment favorable, nommé *kairos*, moment où la traduction est caractérisée par le plus petit degré de « défaillance » (Berman, 1990). Plusieurs facteurs déterminent la présence du moment favorable dans le parcours traductif. Le *kairos* ne se limite pas aux paramètres socio-culturels, mais il arrive « avec un grand traducteur, qui se définit par le règne en lui de la *pulsion traduisante*, laquelle n'est pas le simple désir de traduire » (Berman, 1990 : sans page, souligné dans le texte). Un rôle déterminant est joué également par l'œuvre originale qui « ait longuement mûri sa présence en nous, pour que la nécessité de sa retraduction apparaisse » (Berman, 1990 : sans page). Cette réflexion est renforcée par André Topia qui pense qu'une « grande traduction » doit agir comme l'œuvre originale :

Alors que l'œuvre lance des connexions multiples avec le réseau où elle s'intègre, la traduction reste figée dans un rapport de dépendance par rapport à l'œuvre originelle dont elle n'est qu'une version. Ce qui lui manque cruellement, c'est ce *Hinterland* vital qu'est un intertexte. Les « grandes traductions », celles qui non seulement font date, mais réagissent sur les œuvres au milieu desquelles elles apparaissent, sont celles qui ont un intertexte, ou qui, par un effet de *feedback*, s'en constituent un. (Topia, 1990 : sans page, souligné dans le texte)

Ainsi, « l'espace d'accomplissement » dont parle Berman est l'équivalent du *kairos*, cette catégorie temporelle et spatiale très complexe qui permet l'apparition de la « grande traduction ».

Une position semblable est prise par Bensimon qui souligne la difficulté de déterminer temporellement le *kairos* : « Après le laps de temps plus ou moins grand qui s'est écoulé depuis la traduction initiale, le lecteur se trouve à même de recevoir, de percevoir l'œuvre dans son irréductible étrangeté, son "exotisme". » (Bensimon, 1990 : sans page, guillemets de l'auteur) Ni Gambier n'est pas très claire quand il parle d'une « période d'assimilation » entre la première traduction et les retraductions, mais

il pense, à son tour, qu'une « grande traduction » ne cache pas le travail de transfert entre les deux langues et cultures. Dans une « grande traduction » elle doit être lue « la tension même du contact interlinguistique » (Gambier, 1994 : 416) et le fait qu'il y a plusieurs traductions pour un même texte nous montre « qu'une société n'accueille pas l'Étranger de la même façon à toutes les époques de son histoire » (Delisle, 2001 : 215). Donc, la retraduction devient un phénomène mis sous le signe de l'historicité.

Mais, l'optique contemporaine va plus loin et met en question même l'existence de cet espace propice à la traduction : « Existe-t-il, ce moment favorable – ce *kairos* – qui rassemblerait les conditions propices à l'émergence de la "grande" à défaut de la "vraie" traduction, ou bien s'agit-il d'une illusion chronologique, produit des vérités successives de l'histoire ? » (Brisset, 2004 : sans page, souligné dans le texte).

2. L'œuvre de Charles Baudelaire en langue roumaine

Dans la première partie nous avons passé en revue quelques réflexions formulées au sujet de la retraduction et cela nous a autorisé l'esquisse de quelques observations à propos du rapport entre le caractère canonique d'une traduction et le phénomène de la retraduction. Nous avons emprunté à Berman la notion de « grande traduction » pour désigner la traduction canonique, mais nous avons élargi ses acceptions. Elle est à la fois « espace d'accomplissement » (Berman, 1990) de la traduction et « espace d'intersection » (Peeters, 2016) entre des cultures différentes. En général, mais pas forcément, elle est la traduction d'un texte canonique et le travail d'un auteur canonique, étant conditionnée par plusieurs facteurs qui, ensemble, produisent le *kairos*.

Tout comme Berman, nous pouvons affirmer que la traduction canonique ou la « grande traduction » est une retraduction, mais, nous devons l'ajouter, une retraduction qui arrive au moment favorable. Un bon exemple dans ce sens est donné par la traduction de l'œuvre de Charles Baudelaire en langue roumaine et la deuxième partie de notre étude sera dédiée à l'éventail des traducteurs et traductions de la lyrique baudelairienne, notamment du volume *Les Fleurs du mal*.

Charles Baudelaire est l'un des plus traduits auteurs en langue roumaine et l'histoire nous montre que son œuvre a préoccupé d'une manière constante les traducteurs. Les périodes perçues comme des vides dans le parcours traductif sont justifiées soit par le contexte littéraire (la position de Macedonski par rapport à l'auteur français), soit par le contexte politique et historique (la censure des auteurs étrangers dans l'époque communiste). Quand même, la palette des traducteurs est très riche et enregistre autant des auteurs consacrés (surtout des poètes comme Al. Philippide, Tudor Arghezi, Ion Pillat), que des traducteurs réputés (Șerban Bascovici, Virgil Teodorescu).

La série des traductions est ouverte, en 1870, par Vasile Pogor. Dans le troisième numéro de la revue *Convorbiri literare* il publie deux traductions : *Țigani călători* [Bobémiens en voyage] et *Don Juan în Infern* [Don Juan aux enfers]. Étant donné le spécifique de l'époque, les traductions réalisées dans cette période, peu nombreuses, sont publiées surtout dans des périodiques. Dans le premier numéro de la revue *Revista Junimii*, 1875, P.E., dont l'identité n'est pas connue, signe la traduction *Tristețea lunii* [Tristesse de la lune] et, la même année, Ciru Oeconomu traduit le poème *Lesbos*, paru dans le huitième numéro de la publication *Revista contemporană*. Vingt années plus tard, G.D. Pencioiu publie la traduction *Cei șapte moșnegi* [Les Sept Vieillards] dans le premier numéro du périodique *Lumea nouă literară și științifică*. Dans la même revue ont été publiées les traductions de C.Z. Buzdugan : *Frumusețea* [La Beauté] – 1896, n° 36 ; *Ceasornicul* [L'Horloge] – 1896, no. 51, qui font partie de l'anthologie *Poezii – traduse din poezii moderni francezi. I : Baudelaire*. La même année, dans le cinquième numéro de la publication *Revista literară*, Mircea C. Dimitriade signe la traduction *Abel și Cain* [Abel et Caïn] et Vladimir Chardin publie les traductions *Spleen* [Spleen], *Cânt de toamnă* [Chant d'automne].

Nous pouvons percevoir cette période comme une étape de familiarisation. Dans un premier temps, le public roumain prend contact avec un nouvel univers poétique qui, à ce moment-là, a éveillé des controverses même dans la culture source. Ensuite, la rencontre de la lyrique roumaine avec la création baudelairienne a représenté une des premières étapes vers un renouvellement du canon littéraire.

À partir du XX^e siècle, les traducteurs manifestent une préférence pour la publication des volumes de traduction. Quelques traductions apparaissent dans des périodiques, mais elles seront publiées plus tard dans des volumes, comme c'est le cas de Mihai Codreanu qui publie dans la revue *Evenimentul* (1901) les traductions : *De-ar fi putut...* [Une Nuit que j'étais] et *Beția unui solitar* [Le Vin du Solitaire], parues ultérieurement dans le volume *Diafane*. La liste des collaborateurs aux périodiques est enrichie par Mihai Beniuc – la revue *Țara Nouă*, 1940 ; M.D. Ioanid – la revue *Convorbiri literare*, 1941 ; Ion Barbu – la revue *Acțiunea*, 1942.

Selon les affirmations de Vladimir Streinu, le premier volume d'auteur, *Les Fleurs du mal – Tălmăciri* (1932), dans la version du traducteur Al. Westfried, n'a pas joui d'une bonne réception au niveau du public. (Baudelaire, 1968 : XXII) Tout à fait différent est le cas du poète Al. Philippide. En 1934 il publie le volume *Flori alese din Les Fleurs du mal* qui est l'une des ressources de l'édition bilingue de 1967, préfacée par Vladimir Streinu. Le critique avoue que le sens artistique de Philippide est doublé par ses aptitudes traductives. Jusqu'en 1970 son volume, paru tout d'abord à la maison d'édition *Cultura Națională*, connaît trois rééditions : deux ayant le même titre (1946 – Forum et 1957 – Editura de Stat pentru literatură și artă) et une, parue en 1965, nommée *Cele mai frumoase poezii* (Editura Tineretului).

En 1937 Ion Pillat publie le volume *Traduceri din Baudelaire* et, en 1939, Lazăr Iliescu regroupe ses traductions dans le volume *Les Fleurs du mal*. La série des volumes de la première moitié du siècle est complétée par Șerban Bascovici – 1940 et C.Z. Buzdugan, et, sauf les rééditions du volume de Philippide, il s'agit d'un vide dans le processus traductif. À partir des années '60, des poètes comme Al. Andrițoiu, Ștefan Augustin Doinaș, Ioan Alexandru, Ion Caraion, Virgil Teodorescu, Nina Cassian, C.D. Zeletin, Benjamin Fundoianu montrent leur préoccupation pour la traduction de la création baudelairienne. Quelques-uns publient les traductions en volume d'auteur : C.D. Zeletin – *Charles Baudelaire. Florile Răului*, Editura pentru Literatură Universală, 1967 (réédité en 1991 chez Univers et en 2004 chez Aldine), d'autres en périodiques : Ioan Alexandru – *Dans macabru* [*Danse macabre*], *Apusul soarelui romantic* [*Le coucher du soleil romantique*], *Madrigal trist* [*Madrigal triste*], la revue *Amfiteatru*, 1967 ou en volume de traducteur : Ștefan Augustin Doinaș – *Atlas de sunete fundamentale – Un stârv* [*Une Charogne*], *Albatrosul* [*L'Albatros*], *Correspondențe* [*Correspondances*], *Spleen* [*Spleen*], 1988.

Un cas particulier est représenté par Tudor Arghezi qui traduit, dès le début du siècle, *Prefața* (*Au lecteur*) du volume *Les Fleurs du mal*, publiée dans la revue *Cugetul românesc* (1922). Dans la préface rédigée pour le volume du traducteur Al. Westfried, il avoue son désir de traduire l'œuvre lyrique de l'auteur français, mais, seulement en 1964 il donne quelques traductions de Baudelaire dans le volume *Serieri V* (*Tîlmăcir*). Même s'il a été beaucoup marqué par l'univers lyrique baudelairien, Arghezi n'a pas donné une traduction complète du volume *Les Fleurs du mal*. De la même époque nous retenons des noms comme Alexandru Hodoș, qui signe un volume manuscrit (1966) et Perpessicius, qui publie dans *Opere*, volume I (1966) quelques traductions, parues tout d'abord dans des périodiques.

Un outil précieux pour l'histoire des traductions de l'œuvre de Baudelaire est représenté par l'édition bilingue réalisée par Geo Dumitrescu : *Charles Baudelaire. Les Fleurs du mal/Florile răului* (1967), parue chez Editura pentru Literatură Universală. Rééditée en 1968, elle est pourvue d'un *Addenda* qui regroupe des nombreuses traductions, signées soit par des pionniers comme Vasile Pogor et G.D. Pencioiu, soit par des contemporains comme Ion Caraion et Nina Cassian, soit par des poètes consacrés comme Tudor Arghezi et Ion Pillat, soit par des traducteurs réputés comme Șerban Bascovici et Virgil Teodorescu.

La fin du XX^e siècle vient avec la réédition du volume de C.D. Zeletin, publié en 1967, mais la liste des traducteurs est enrichie par d'autres noms comme : Radu Cârnci – *Florile Răului*, 1991 et Al. Cerna-Rădulescu – *Florile răului*, 1991. La préoccupation pour l'œuvre baudelairienne ne s'arrête pas au XX^e siècle, l'année 2014 apporte une nouvelle traduction signée par Octavian Soviany, *Florile răului*, paru chez Casa de editură Max Blecher.

Ce panorama nous permet d'affirmer que le phénomène Baudelaire en Roumanie est un phénomène de la retraduction. À partir de l'éventail des traductions nous pouvons constater que retraduire est une constante historique. En fonction de la réception de l'original, elle est demandée une (re)traduction qui correspond au spécifique de l'époque, fait qui justifie la publication du volume de Soviany en 2014. Dans ce parcours traductif, la traduction canonique n'est qu'un *moment* arrivé suite à la rencontre de plusieurs facteurs qui composent le *kairos*. Grâce à cela, elle est délivrée par les contraintes temporelles et spatiales comme c'est le cas de la traduction de Philippide qui reste, même à présent, « l'autorité absolue dans la traduction de Baudelaire en roumain » (Komartin, 2015 : sans page, notre traduction)². En conséquence, sa traduction peut être appelée « grande traduction » (Berman, 1990).

Ce n'est pas un hasard que nous avons choisi dans le titre le terme *versus* et nous pensons qu'il décrit le mieux le rapport établi entre le phénomène de la retraduction et la traduction canonique. Assez souvent, résultat d'un travail de retraduction, la traduction canonique, une fois produite, devient un texte à part entière qui échappe à la relativité temporelle et spatiale.

Bibliographie

- Baudelaire, Charles (1968) : *Les Fleurs du mal. Florile răului*, édition réalisée par Geo Dumitrescu, introduction et chronologie réalisées par Vladimir Streinu, București, Editura pentru Literatură Universală.
- Bensimon, Paul (1990) : « Présentation », *Palimpsestes*, numéro 4, *Retraduire*, pp. IX-XIII, mis en ligne le 22 décembre 2010, disponible en ligne : <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.598>.
- Berman, Antoine (1990) : « La retraduction comme espace de la traduction », *Palimpsestes*, numéro 4, *Retraduire*, p. 1-7, mis en ligne le 22 décembre 2010, disponible en ligne : <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.596>.
- Brisset, Annie (2004) : « Retraduire ou le corps changeant de la connaissance Sur l'historicité de la traduction », *Palimpsestes*, numéro 15, *Pourquoi donc retraduire ?*, p. 39-67, mis en ligne le 30 septembre 2013, disponible en ligne : <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.1570>.
- Delisle, Jean, (2001) : « L'évaluation des traductions par l'historien », *Meta : Journal des traducteurs*, volume XLVI, numéro 2, p. 209-226, mis en ligne le 2 octobre 2002, disponible en ligne : <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/2001-v46-n2-meta159/002514ar/>.
- Desmidt, Isabelle (2009) : « (Re)translation Revisited », *Meta : Journal des traducteurs*, volume XIV, numéro 4, p. 669-683, mis en ligne le 27 juillet 2010, disponible

² « autoritatea absolută în transpunerea lui Baudelaire în românește » (Komartin, 2015 : sans page).

- en ligne : <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/2009-v54-n4-meta3582/038898ar/>.
- Gambier, Yves (1994) : « La retraduction, retour et détour », *Meta : Journal des traducteurs*, volume XXXIX, numéro 3, p. 413-417, mis en ligne le 30 septembre 2002, disponible en ligne : <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/1994-v39-n3-meta186/002799ar/>.
- Gresset, Michel (1990) : « Retraduire, (re)mettre en scène. L'exemple de *Sanctuary* », *Palimpsestes*, numéro 4, *Retraduire*, p. 33-44, mis en ligne le 22 décembre 2010, disponible en ligne : <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.601>.
- Ion, Angela (coord.) (1982) : *Dicționar Istoric Critic, Literatură franceză*, București, Editura Științifică și Pedagogică
- Komartin, Claudiu (2015) : « Baudelaire. O nedumerire de editor », disponible en ligne : <http://unanotimpinberceniblogspot.com/2015/05/ baudelaire-o-nedumerire-de-editor.html>.
- Meschonnic, Henri (1999) : *Poétique du traduire*, Lagrasse, Éditions Verdier.
- Peeters, Kris (2016) : « Traduction, retraduction et dialogisme », *Meta : Journal des traducteurs*, volume XLI, numéro 3, p. 629-649, mis en ligne le 23 mars 2017, disponible en ligne : <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/2016-v61-n3-meta02995/1039222ar/>.
- Rodriguez, Liliane (1990) : « Sous le signe de Mercure, la retraduction », *Palimpsestes*, numéro 4, *Retraduire*, p. 63-80, mis en ligne le 22 décembre 2010, disponible en ligne : <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.604>.
- Tamaș, Cristina (1999) : *Baudelaire și poezia română modernă*, Constanța, Ex Ponto.
- Topia, André (1990) : « Finnegans Wake : la traduction parasitée. Étude de trois traductions des dernières pages de Finnegans Wake », *Palimpsestes*, numéro 4, *Retraduire*, p. 45-61, mis en ligne le 22 décembre 2010, disponible en ligne : <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.602>.